



La Boîte enchantée

Du côté du personnage principal...

Nom/Prénom : _____

Age : _____

Apparence : _____

Caractère : _____

Quel est l'avertissement écrit sur la boîte ?

A sa place, aurais-tu ouvert la boîte ?

Oui

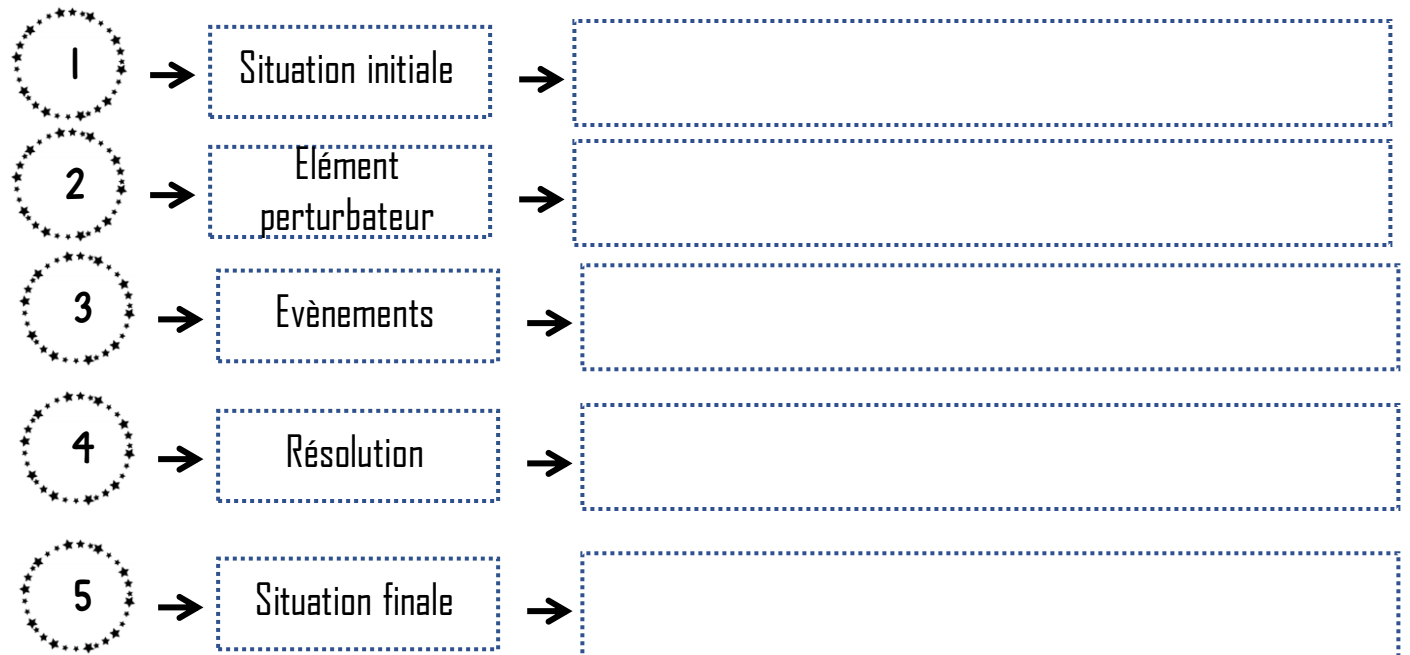
Non

Si tu avais cette boîte, que mettrais-tu dedans ?

Le schéma narratif

Le schéma narratif est comme le squelette d'un texte. Il permet de mettre en avant les éléments essentiels d'une histoire.

Une histoire fantastique respecte toujours le même schéma.





Alice commençait à se sentir fatiguée de rester assise sur l'herbe à ne rien faire. A côté d'elle, sa sœur lisait un stupide livre sans images ni dialogues. « quelle drôle d'idée! pensait Alice. Peut-on vraiment s'amuser à lire un livre où il n'y a ni images, ni dialogues? ».

Elle se demandait –mais elle réfléchissait très lentement, très mollement, tellement il faisait chaud!- si le plaisir de tresser une guirlande de pâquerettes lui donnerait la force de se lever pour les cueillir, ces pâquerettes, lorsque brusquement un beau Lapin Blanc aux yeux roses passa en courant tout près d'elle. Cela n'était pas particulièrement remarquable : qu'y avait-il de bizarre à voir passer un Lapin Blanc, après tout? Et Alice ne trouva pas non plus très extraordinaire d'entendre ce Lapin dire à mi-voix:

« Oh, mon Dieu! Oh, mon Dieu! Je vais être en retard! »

Ce n'est que quand il tira une montre de la poche de son gilet, regarda l'heure et se mit à courir encore plus vite, qu'Alice sauta sur ses pieds. Elle n'avait encore jamais vu de lapin habillé d'un gilet, ni doté d'une montre!

Plein de curiosité, elle se lança à travers champs à la poursuite de l'animal ; par chance, elle l'aperçut juste au moment où il plongeait comme une flèche dans l'ouverture d'un terrier dissimulé sous une haie. Un instant plus tard, sans même savoir si elle pourrait en ressortir, elle y pénétra à son tour. Le terrier formait d'abord un tunnel assez plat. Puis le sol se déroba de façon si brutale qu'Alice, sans pouvoir se retenir, se trouva précipitée dans ce qui ressemblait à un puits. Et il devait être vraiment très profond, ce puits, ou alors la chute d'Alice fut très lente, car tout en tombant, elle eut le temps de regarder autour d'elle et de se demander ce qui allait se passer. D'abord, elle baissa les yeux afin de deviner où elle allait arriver, mais il faisait trop noir pour distinguer quoi que ce soit. Ensuite, elle examina les parois du puits. Elles étaient couvertes de placards et d'étiquettes, et par endroits, de cartes géographiques et de gravures....



Au beau milieu du Kansas, dans une prairie, il y avait une maison. C'était là que vivait Dorothy, avec son oncle Henry et sa tante Em, et son copain Toto, un petit chien noir. Ce jour-là, le vent gémissait et, tout à coup, oncle Henry cria qu'un cyclone arrivait. "Vite Dorothy !

File à la cave !" cria tante Em. Mais Dorothy voulut d'abord aller chercher Toto. Et au moment où elle entra dans sa chambre, la maison trembla très fort, tourna sur elle-même, s'envola et se percha au sommet du cyclone. Alors, comme il n'y avait rien d'autre à faire, Dorothy s'allongea sur son lit avec Toto, et elle s'endormit.

Un choc brutal réveilla Dorothy. Elle sauta du lit et courut ouvrir la porte. Le cyclone avait déposé sa maison au milieu d'un joli paysage coloré. Dorothy vit approcher trois petits bonshommes et une vieille femme toute ridée. - Bienvenue au pays des Munchkins ! dit la vieille femme. Merci d'avoir tué la méchante sorcière de l'Est en faisant tomber ta maison dessus ! Deux pieds chaussés de souliers d'argent dépassaient de sous la maison. - Dans le pays d'Oz, il y a quatre sorcières, reprit la vieille dame. Deux méchantes et deux gentilles. Moi, je suis la sorcière du Nord et je suis gentille.



« C'est bien compris, avait dit maman, après l'opéra, votre père et moi nous amenons des amis alors vous ne mettez pas la maison sans dessus dessous. » « Compris ? » avait répété papa en fourrant son écharpe dans son manteau. Maman avait inspecté sa tenue dans la glace et ajusté son chapeau avec des épingles puis elle s'était agenouillée pour embrasser les deux enfants. La porte d'entrée à peine fermée, Judith et Pierre gloussèrent avec délices. Ils sortirent tous les jouets de leur coffre, pêle-mêle, dans le plus grand désordre. Mais les rires cessèrent assez vite et Pierre finit par s'écrouler dans un fauteuil. « Tu sais, dit-il, je m'ennuie comme un rat. » « Moi aussi », soupira Judith. « Pourquoi n'allons-nous pas jouer dehors ? » Pierre approuva et ils traversèrent la rue pour aller au parc. Il faisait déjà froid pour novembre. Les enfants voyaient leur souffle se transformer en vapeur. Ils se roulèrent dans les feuilles et quand Judith essaya d'enlever quelques feuilles du chandail de Pierre il bondit sur ses pieds et courut derrière un arbre. Quand sa sœur le rattrapa, il était à genoux au pied de l'arbre et examinait une longue boîte mince. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Judith. « C'est un jeu », dit Pierre en lui tendant la boîte. Judith lut sur la boîte : « Jumanji, un jeu d'aventures dans la jungle. » « Regarde », dit Pierre en pointant du doigt une notice imprimée au dos de la boîte. Il lut ces mots écrits d'une main enfantine : « Jeu-surprise, drôle pour certains mais pas pour tous. P.S. Lisez attentivement les instructions. » « Tu veux l'emporter à la maison ? » demanda Judith. « Pas sûr, répondit Pierre. Si quelqu'un l'a laissé ici c'est qu'il est très ennuyeux. » « Oh ! arrête, protesta Judith. Essayons un coup. Au premier arrivé à la maison ! » Et elle s'enfuit en courant avec Pierre sur ses talons. À la maison, les enfants étalèrent le jeu sur la table de bridge. Il ressemblait beaucoup aux jeux qu'ils avaient déjà. Il y avait une planche qui se déployait et dessus, un itinéraire de cases colorisées. Un message était écrit dans chaque case. Le sentier partait de la jungle la plus profonde et se terminait à Jumanji, une ville aux maisons et aux tours dorées. Pierre commença par secouer les dés et par jouer avec tous les pions de la boîte. « Pose tout ça et écoute, dit Judith, je vais lire les instructions : Jumanji, une aventure dans la jungle, pour la jeunesse, spécialement conçue pour les désœuvrés et les agités. A : Le joueur choisit un pion et le met dans la jungle la plus profonde. B : Le joueur secoue les dés et avance sur la piste tracée à travers la jungle parsemée de dangers. C : Le premier joueur qui arrive à Jumanji et hurle le nom de la ville est le vainqueur. » « C'est tout ? » demanda Pierre déçu. « Non, dit Judith, il y a encore quelque chose et c'est en lettres capitales : D : TRÈS IMPORTANT : À PARTIR DU MOMENT OÙ UNE PARTIE DE JUMANJI EST COMMENCÉE ELLE NE PEUT SE TERMINER AVANT QU'UN DES JOUEURS N'AIT ATTEINT LA VILLE D'OR. » « La belle affaire » dit Pierre en bâillant d'ennui. « Voilà, dit Judith en tendant les dés à son frère. Attaque. » Pierre jeta négligemment les dés. « Sept », dit Judith. Pierre avança son pion jusqu'à la case 7. « Un lion attaque, reculez de deux cases », lut Judith. « Sapristi, vraiment très drôle. », dit Pierre d'une voix endormie. Il lâcha son pion et leva les yeux vers sa sœur. Elle avait l'air absolument terrifiée. « Pierre, murmura-t-elle, tourne-toi très très lentement. »



Il était une fois une sœur et un frère qui ne se ressemblaient pas du tout. Ils étaient différents en tous points. La sœur passait des heures seule à la maison. Elle lisait et elle rêvassait.

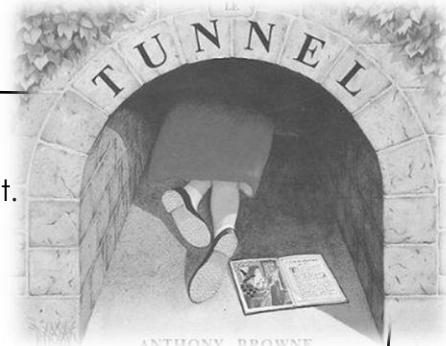
Le frère s'amusait dehors avec ses copains. Il riait et il criait, il lançait et il bloquait le ballon, il chahutait et il se bagarrait. Le soir, il s'endormait rapidement dans sa chambre.

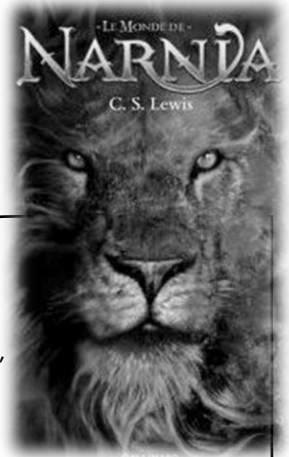
Mais elle restait éveillée, à écouter les bruits de la nuit.

Parfois, il entrait à pas de loup dans la chambre de sa sœur pour l'effrayer, car il savait qu'elle avait peur du noir. Quand ils étaient ensemble, ils se chamaillaient et se disputaient bruyamment. Tout le temps.

Un matin, leur mère perdit patience. - Allez jouer dehors, tous les deux, dit-elle, et essayez de bien vous entendre, pour une fois. Et soyez à l'heure pour le déjeuner. Mais le garçon ne voulait pas que sa sœur l'accompagne. Ils marchèrent jusqu'à un terrain vague. - Pourquoi fallait-il que tu viennes ? ronchonne-t-il. - Ce n'est pas ma faute, répliqua-t-elle. Je ne voulais pas venir dans cet horrible endroit. Il me fait peur. - Oh, pauvre bébé, dit son frère. Tu es une vraie poule mouillée. Il alla explorer le terrain vague. - Hé ! Viens voir ! cria-t-il au bout d'un moment. Elle s'avança vers lui. -

Regarde ! s'exclama-t-il. Un tunnel. Allons vois où il mène. - N-non, il ne faut pas, dit-elle. Il y a peut-être des sorcières... ou des lutins... ou n'importe quoi là-dedans. - Ne sois pas si nouille, dit son frère. C'est des histoires de gosses. - Nous devons être à l'heure pour le déjeuner... dit-elle. La sœur était terrorisée par le tunnel alors elle resta dehors à attendre le retour de son frère. Elle attendit et attendit mais il ne revint pas. Elle était au bord des larmes. Que pouvait-elle faire ? Elle était obligée de le suivre dans le tunnel. Le tunnel était sombre, et humide, et visqueux, et effrayant. A l'autre bout du tunnel, elle se retrouva dans un bois silencieux.





... Tout de suite après, les enfants inspectèrent une pièce, qui était complètement vide, à l'exception d'une grande armoire, ce genre d'armoire dont les portes sont revêtues de miroirs. Il n'y avait absolument rien d'autre dans la pièce, si ce n'est une mouche verte, morte sur le rebord de la fenêtre.

- Il n'y a rien ici! Observa Peter, et ils ressortirent tous en bande,
- tous à l'exception de Lucy.

Elle resta en arrière, parce qu'elle pensait que cela valait la peine d'essayer d'ouvrir la porte de l'armoire, bien qu'elle fût presque certaine que celle-ci serait fermée à clef. Mais, à sa grande surprise, la porte s'ouvrit très facilement et deux boules de naphthaline roulèrent à ses pieds.

En regardant à l'intérieur, elle vit plusieurs manteaux suspendus, pour la plupart de longs manteaux de fourrure. Or, il n'y avait rien que Lucy aimât autant que l'odeur et le contact de la fourrure. Elle entra sans hésiter dans l'armoire, s'enfonça parmi les manteaux et frotta son visage contre eux, tout en laissant la porte ouverte, bien entendu, parce qu'elle savait qu'il était très sot de s'enfermer dans une armoire, quelle qu'elle soit. Elle s'enfonça davantage et découvrit qu'il y avait une deuxième rangée de manteaux, pendus derrière la première. Il faisait presque noir, là-dedans, et elle gardait les bras tendus devant elle afin de ne pas se cogner la figure contre le fond de l'armoire. Elle fit encore un pas – puis deux ou trois – s'attendant toujours à sentir le panneau de bois contre ses doigts. Mais elle ne le rencontrait pas.

« Ce doit vraiment être une armoire gigantesque! » pensa Lucy, qui continua d'avancer, en écartant les plis moelleux des manteaux pour passer. Elle remarqua alors que quelque chose craquait sous ses pieds. « Je me demande si ce sont encore des boules de naphthaline », se dit-elle, et elle se baissa pour les toucher avec ses mains. Mais au lieu de sentir le bois dur et lisse du plancher de l'armoire, elle sentit quelque chose de mou, de poudreux et d'extrêmement froid. « C'est très bizarre! », observa-t-elle, et elle fit encore un pas ou deux en avant.

Un instant plus tard, elle nota que ce qui effleurait son visage et ses mains n'était plus de la douce fourrure, mais quelque chose de dur, de rugueux et même piquant.

- Tiens! On dirait des branches! S'exclama Lucy.

Puis elle vit qu'il y avait une lumière devant elle; non pas à quelques centimètres, là où le fond de l'armoire aurait dû se trouver, mais très loin. Quelque chose de froid et de doux tombait sur elle. Elle découvrit alors qu'elle se trouvait au milieu d'un bois, la nuit, avec de la neige sous ses pieds et des flocons qui descendaient du ciel.



Chris Van Allsburg

L'épave du Zéphyr



Illustration de Chris Van Allsburg

« Dans notre village, il y a bien des années », commença-t-il, « vivait un garçon qui naviguait mieux encore que n'importe quel marin d'ici. Il savait trouver un souffle de vent sur la mer la plus étale. Quand des nuages noirs retenaient les autres bateaux à l'ancre, le garçon quittait le port pour montrer aux villageois, et aussi à la mer, quel grand marin il était.

« Un matin, sous un ciel menaçant, il se prépara à sortir en mer avec son bateau, le Zéphyr. Un pêcheur lui déconseilla de quitter le port. Déjà soufflait un vent violent. « Je n'ai pas peur », répondit le garçon, « je suis le plus grand marin qui soit. » Le pêcheur lui montra du doigt une mouette planant au-dessus de leurs têtes. « C'est le seul marin qui puisse sortir un jour comme aujourd'hui. » Le garçon se contenta de rire tout en hissant ses voiles dans la bourrasque.

« Le vent sifflait dans le gréement tandis que le Zéphyr à grand peine avançait sur les flots. Le ciel s'obscurcit et les vagues devinrent hautes comme des montagnes. Le garçon luttait pour empêcher son bateau de chavirer. Soudain une rafale s'engouffra dans la voile. La bôme pivota et vint frapper la tête du garçon. Il s'effondra sur le plancher du cockpit et ne bougea plus. « Quand le garçon ouvrit les yeux, il découvrit qu'il gisait sur une plage. Le Zéphyr se dressait derrière lui, loin de la grève, porté là par la tempête. Jamais la marée ne le ramènerait jusqu'à la mer. Le garçon partit chercher de l'aide.

« Il marcha longtemps et fut étonné de ne pas reconnaître le rivage. Il escalada une colline, dans l'espoir d'apercevoir un site familier, mais au lieu de cela il vit une étrange et incroyable chose. Devant ses yeux, deux bateaux voguaient très haut au-dessus de l'eau. Ebaahi, il les regarda s'éloigner en planant. Puis un troisième apparut, remorquant le Zéphyr.



Coraline s'ennuyait toujours autant, et sa mère ne rentrait toujours pas. Alors elle poussa une chaise contre la porte de la cuisine, monta dessus et tendit le bras. Puis elle redescendit, alla chercher un balai dans le cagibi, remonta sur la chaise et, cette fois, tendit le balai.

Cling!

Elle remit pied à terre et ramassa les clefs avec un sourire victorieux. Puis elle cala le balai contre le mur et se rendit dans le grand salon.

C'était une pièce dont on ne se servait jamais. Ses parents avaient hérité de tous les meubles de la grand-mère, plus une table basse en bois, une crédence, un lourd cendrier en verre et une peinture à l'huile représentant une coupe de fruits. Coraline n'avait jamais vu l'intérêt qu'il y avait à peindre une coupe de fruits. Mais à part ça, pas de bibelots sur la cheminée, ni statuettes ni pendules.

La clef noire était plus froide que les autres. Coraline l'introduisit dans la serrure. La clef tourna aisément, avec un déclic satisfaisant.

Coraline s'immobilisa et tendit l'oreille. Elle savait très bien qu'elle faisait quelque chose d'interdit. Elle actionna la poignée et ouvrit la porte.

De l'autre côté, elle déboucha sur un couloir plongé dans l'obscurité. Le mur de briques avait disparu, comme s'il n'avait jamais été là. Une froide odeur de renfermé parvint à ses narines – ça sentait comme quelque chose de très vieux et de très lent. Coraline franchit le seuil.

Elle se demanda à quoi pouvait ressembler ce appartement, s'il y avait bien un appartement....

Sous ses pieds, le tapis était le même que chez elle. La papier identique. Le tableau accroché au mur avait son exacte contrepartie dans le couloir de son appartement. Elle comprit où elle se trouvait: chez elle. Elle n'en était jamais sortie.

Perplexe, elle secoua la tête. Elle examina le tableau. En fin de compte, ce n'était pas exactement le même.

Au moment où elle allait découvrir les différences, une voix appela: « Coraline? ».

On aurait dit la voix de sa mère. Coraline alla dans la cuisine car c'était de là que venait la voix. Une femme s'y tenait, le dos tourné. Elle ressemblait un peu à sa mère. Sauf que....

Sauf qu'elle avait la peau blanche comme un linge.

Sauf qu'elle était plus grande et plus mince.

Sauf que ses doigts étaient trop longs, qu'ils n'arrêtaient pas de bouger et que ses ongles rouge sombre étaient pointus?

« Coraline? Fit-elle. C'est toi? »

Alors elle se retourna. A la place des yeux, elle avait de gros boutons de chemise.



—On ferait bien d'y aller, dit Hagrid qui se redressa avec un bâillement sonore. On a beaucoup de choses à faire aujourd'hui. Il faut aller à Londres et acheter tes affaires pour l'école.

—Comment va-t-on faire pour acheter tout ça ? demanda-t-il. Je n'ai pas d'argent et l'oncle Vernon refuse de payer mes études de sorcier.

—Ne t'inquiète pas pour ça, répondit Hagrid en se levant. Tu crois donc que tes parents ne t'ont rien laissé ?

—Mais leur maison a été détruite...

—Ils ne gardaient pas leur or à la maison. On va commencer par s'arrêter chez Gringotts. C'est la banque des sorciers. Elle est dirigée par des gobelins.

—Des gobelins ?

—Oui, et il faudrait être fou pour essayer de leur voler quoi que ce soit. Gringotts est l'endroit le plus sûr du monde. A part Poudlard, peut-être. De toute façon, je dois y passer, Dumbledore m'a demandé d'aller lui chercher quelque chose là-bas. Il me fait confiance pour toutes les missions importantes, assura Hagrid avec fierté. Hagrid et

Harry se rendirent donc chez Gringotts. Le géant prit un minuscule paquet dans le coffre de Poudlard et refusa de dire à Harry ce qu'il contenait. Ils allèrent ensuite au coffre de Harry et celui-ci fut surpris de voir qu'il était riche dans le monde des sorciers. En sortant de la banque, Harry prit dans sa poche l'enveloppe en parchemin. Il lut la liste des fournitures:

COLLÈGE POUDLARD—ÉCOLE DE SORCELLERIE

Uniforme Trois robes de travail (noires), modèle normal ;

Un chapeau pointu (noir) ;

Une paire de gants protecteurs (en cuir de dragon ou autre matière semblable) ;

Une cape d'hiver (noire avec attaches d'argent)

Livres et manuels Livre des sorts et enchantements (niveau 1), par Miranda Fauconnette

Histoire de la magie, par Bathilda Tourdesac

Magie théorique, par Adalbert Lasornette

Manuel de métamorphose à l'usage des débutants, par Emeric G .

Changé Mille herbes et champignons magiques, par Phyllida Augirolle

Potions magiques, par Arsenius Beaulitron

Vie et habitat des animaux fantastiques, par Norbert Dragonneau

Forces obscures: comment s'en protéger, par Quentin Jentremble.

Fournitures 1 baguette magique, 1 chaudron (modèle standard en étain, taille 2) , 1 boîte de fioles en verre ou cristal, 1 télescope , 1 balance en cuivre

Les élèves peuvent également emporter un hibou OU un chat OU un crapaud.

IL EST RAPPELÉ AUX PARENTS QUE LES ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE NE SONT PAS AUTORISÉS À POSSÉDER LEUR PROPRE BALAI.



Ils passèrent devant des librairies, des magasins de disques, des stands de hamburgers et des cinémas, mais aucune boutique ne semblait vendre des baguettes magiques. La rue dans laquelle ils marchaient paraissait aussi ordinaire que les passants qui les entouraient. Soudain, Hagrid s'arrêta net.

—C'est là, dit-il. Le Chaudron Baveur. Un endroit célèbre.

A l'intérieur, plusieurs sorciers reconnurent Harry grâce à sa cicatrice et vinrent lui serrer la main. Parmi ceux qui l'approchèrent, il y avait au le professeur Quirell, le professeur de Défense contre les forces du mal à Poudlard.

Hagrid amena ensuite Harry dans la cour du pub et compta les briques sur le mur, au-dessus des poubelles, puis il tapota trois fois à un endroit précis avec la pointe de son parapluie. La brique se mit alors à trembloter et un petit trou apparut en son milieu. Le trou s'élargit de plus en plus et se transforma bientôt en une arcade suffisamment grande pour permettre à Hagrid de passer.

Au-delà, une rue pavée serpentait devant eux à perte de vue.

—Bienvenue sur le Chemin de Traverse, dit Hagrid.

Le soleil brillait sur un étalage de chaudrons, devant un magasin. Une pancarte annonçait: « Chaudrons—toutes tailles—cuivre, étain, argent—touillage automatique modèles pliables. » « Au Royaume du Hibou— hulottes, chouettes effraies, grands ducs, chouettes lapones. » Quelques garçons de l'âge de Harry avaient le nez collé contre une vitrine dans laquelle étaient exposés des balais volants.